

et aux autres que ce n'était qu'un grain, et que le temps se mettrait probablement au beau dans l'après-midi.

— Alors ce serait dangereux de se baigner ? demandait-on.

— Pour sûr... et il faudrait être joliment bon nageur pour tenir la mer par un pareil temps.

Une cabine venait de s'ouvrir.

Un homme, en costume de bain, s'avancait sur les galets.

Toutes les têtes se tournèrent aussitôt, et on contempla avec une sorte d'admiration cet audacieux qui ne craignait pas, lui, par un orage pareil, de se mesurer avec le flot.

Une femme s'approcha du baigneur, semblant vouloir le retenir.

— Jacques, je t'en prie... c'est imprudent ce que tu vas faire là.

— Laisse donc, Catherine, ma chère enfant... Elle n'est pas si mauvaise que cela, la mer... et puis, je suis un excellent nageur, tu le sais bien.

On vit la femme faire encore un geste comme pour empêcher l'homme de s'exposer ; mais l'autre se dégagea doucement, descendit en courant sur les galets, s'enfonça dans l'eau et se mit à nager.

— Encore un Parisien qui fait le malin. Pour sûr, il va boire un coup, fit l'un des maîtres-nageurs.

— Oh ! que non, Pierre... c'en est un qui nage encore mieux que toi, celui-là.

— Mieux que moi ? Il n'y en a pas beaucoup comme lui alors...

Et celui qu'on appelait Pierre eut un sourire d'orgueil.

— Tu le connaîtrais, si tu avais été ici l'année dernière. C'est un monsieur riche... et qui a un joli brin de femme... pour sûr... C'est le comte de Valjas.

— Le comte de Valjas !... Tonnerre !

— Eh bien, quoi ? Qu'est-ce que t'as ?

— Moi... j'ai rien... j'ai rien...

Et à part lui :

— Tu ferais aussi bien de te noyer tout de suite, toi... vois-tu...

Et Pierre s'avança jusque sur la limite extrême de la rive :

— Si tu reviens, toi ! si tu reviens !...

Cependant le nageur allait bon train, sans se rendre compte de la distance... et s'éloignant démesurément.

Du bord on lui faisait des signes.

Il ne voyait rien.

On s'inquiétait sur la plage. Qu'est-ce qu'il fait donc ? et on lui criait : "Revenez ! revenez !" Il n'entendait pas, naturellement.

Et l'orage augmentait pendant ce temps, et les vagues montaient à des hauteurs démesurées.

— Revenez ! revenez !

Les appels allaient de toutes parts ; les mouchoirs s'agitaient.

De loin, on le vit bien qui essayait de rebrousser chemin... mais il ne parvenait pas à avancer ; ses forces s'épuisaient—les vagues semblaient lui barrer la route... des vagues hautes comme des monuments.

— Il est perdu, murmurait-on.

Soudain une femme fendit la foule.

— C'est mon mari... sauvez-le !

Et courant au premier maître nageur qui se trouvait devant elle... affolée... elle lui prit le bras :

— Sauvez-le !

L'autre eut un mouvement de rage, comme furieux de son impuissance.

— C'est impossible. Rien à faire. Il est perdu.

— Perdu !

Elle eut un cri rauque... et courut comme une folle le long des galets, implorant le courage de tous ces hommes qui se trouvaient là.

— Sauvez-le ! Sauvez-le !

— Impossible. Il est perdu, lui répondait-on.

Elle se trouva tout à coup en face de Pierre.

— Pierre !

— Catherine !

Une seconde passa—un silence terrifiant.

— Sauve-le, toi, lui dit-elle.

L'autre eut un ricanement.

— Pas possible.

— Sauve-le, te dis-je.

— Non... tu vois bien que les camarades reculent... C'est folie ! Ah ! ah ! ah ! Et il eut un rire sinistre.

— Tu peux le sauver, toi, je te dis... Je te connais. Je t'ai vu à l'œuvre... Tu peux le sauver, si tu veux.

— Non.

— Pierre !

— Non. Je te le dis... Non ! non ! non !

— Je le veux, Pierre ! Je le veux !

Et elle le regarda dans les yeux, fixement... comme une dompteuse ferait pour un fauve.

L'autre alors eut un grognement sourd, comme une bête que son maître pousserait en avant... et il se jeta à la mer.

La lutte dura une grande demi-heure, une demi-heure durant laquelle les spectateurs éprouvèrent une de ces émotions telles qu'on n'en rencontre pas deux fois dans l'existence.

Enfin le comte de Valjas fut ramené sur la rive, évanoui et fut transporté au casino où on lui donna les premiers soins.

Quant à Pierre, il se déroba à l'ovation qu'on lui ménageait et alla se blottir contre une cabine.

Il resta là une heure au moins, silencieux, boudeur, maudissant la faiblesse qu'il avait eue de céder et murmurant entre les dents sa phrase coutumière :

— Ça ne fait rien... ce n'est que partie remise... Je te rattraperai, toi... Je te rattraperai...

Mais une femme parut devant lui, tenant un enfant par la main.

Pierre se leva alors et ils restèrent ainsi debout tous les deux, sans trouver une parole... Elle, les larmes dans les yeux ; lui, tremblant de tous ses membres.

Elle ne tenta même pas de le remercier, mais lui poussant son enfant dans les bras :

— Embrasse-le, dit-elle.

Le marin se baissa alors, enleva l'enfant dans ses bras et le couvrit de baisers.

Et quand il déposa l'enfant à terre, Catherine vit que Pierre avait les yeux remplis de larmes.

JULIEN BERR DE TURIQUE.

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE

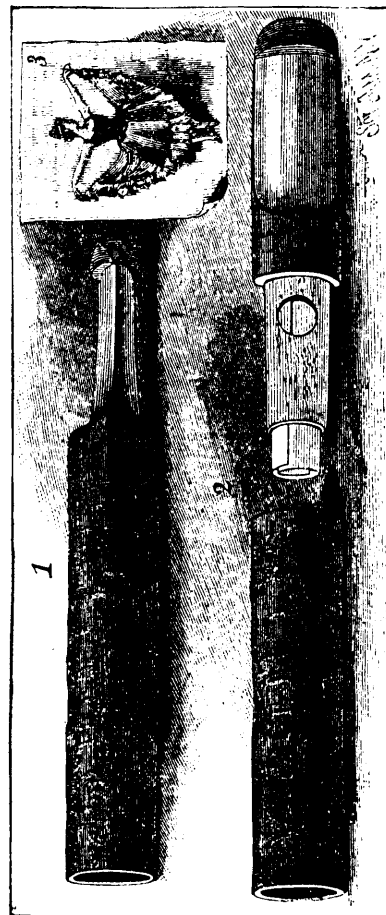
DÉVELOPPEMENT À LA FUMÉE



L'opération

lycéen. J'achetais des paquets de petit carrés de papier blanc, je trempais ces petits carrés de papier dans l'eau et, peu à peu, je les voyais avec une joie extrême se couvrir d'une image photographique. Je crois, ma parole, que j'en tirais quelque vanité. Ces photographies magiques se trouvent toujours dans le commerce. On peut les fabriquer soi-même pour la plus grande distraction de ses amis. Il suffit d'imprimer un phototype sur du papier sensibilisé au chlorure d'argent, selon la manière ordinaire. Quand l'insolation paraît suffisante, on fixe la photocopie, sans virage préalable, dans une solution aqueuse d'hyposulfite de soude à 10 pour 100, et on lave à grande eau. En tout temps l'élimination de l'hyposulfite se montre comme une nécessité. Ici cette nécessité est primordiale. Pour rendre la photographie invisible, en effet, il faut la tremper dans une solution aqueuse de bichlorure de mercure à 5 pour 100, et vous savez tous combien

l'hyposulfite de soude et le bichlorure de mercure sont mauvais camarades. Lorsque sous l'action blanchissante du bichlorure de mercure l'image a complètement disparu, vous lavez abondamment, vous séchez et vous collez sur les bords et par derrière un morceau de buvard blanc coupé exactement à la grandeur de l'épreuve, et préalablement trempé dans une solution concentrée de sulfite de soude.



1. Le porte-cigare. — 2. Le porte-cigare déarticulé. — 3. Le phototype développé.

Lorsque l'ami à qui vous avez offert ce petit carré de papier tout blanc en apparence, vient à le plonger dans une cuvette remplie d'eau, que se passe-t-il ? L'eau pénètre rapidement le papier buvard, dissout le sulfite de soude qu'il contient, et celui-ci agissant sur le bichlorure de mercure, fait réapparaître l'image primitive.

Plus tard, j'ai vu apparaître un procédé de ce genre, mais plus amusant dans son emploi. C'était le développement à la fumée de tabac. Il a eu la vogue éphémère de tous les jouets nouveaux. Je le croyais pour ma part tombé depuis longtemps en oubli, lorsque tout dernièrement le *Scientific American* s'est mis à nous l'annoncer comme une nouveauté faisant fureur au delà de l'Atlantique. Évidemment, en venant de l'étranger, on va la prendre pour une chose nouvelle et exotique. C'est l'éternelle histoire de bien des choses.

Comme dans le cas de photographies mystérieuses développables à l'eau pure, le phototype est imprimé sur un papier au chlorure d'argent et l'image blanchie, après fixage, et sans virage, dans une solution de bichlorure de mercure. Il se produit un chlorure d'argent et un protochlorure de mercure qui sont blancs et rendent la photographie invisible. Si l'on roule ces papiers pour les introduire dans un brûle-cigarettes à double corps, et que l'on se mette à fumer, les vapeurs ammoniacales de la fumée de tabac développeront l'image en noir.

— Vous avez une fichu mine, ce matin.

— En effet... Je suis resté huit jours sans connaissance.

— Ah ! mon Dieu ! Qu'aviez-vous donc ?

— Je dormais.

Etant à la veille de l'ouverture des écoles, les élèves sont invités d'aller acheter leurs cahiers, livres, plumes, encre, crayons, etc., chez G. A. e W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine, Montréal